

OISEAU DE MALHEUR

Anne Guilbault

Je n'ai plus que la peau sur les os. Le froid m'envahit. Mon haleine est un miasme. Tout le monde me fuit. Ou me plaint. Ce qui revient au même. Je suis dans le goulot de l'entonnoir. Je sombre inexorablement dans le tourbillon. Je ne résiste pas à l'aspiration. Je m'abandonne à elle. Je tourne sur moi-même. Le vertige me rend aveugle. Je ne peux me raccrocher à rien. Même pas aux bras de mon fauteuil. Je ferme les yeux. C'est moins douloureux. Je ne vois plus ce que je quitte. J'ai hâte que ça finisse.

Vous êtes en haut de l'entonnoir, vous voyez loin, vous avez toute la vie devant vous, le ciel et l'horizon vous appartiennent, le vent vous porte, l'air ne manque pas, ni la lumière, vous êtes grand et le temps s'écoule lentement,

vous pouvez même le gaspiller sans remords. Vous rencontrez une fille puis une autre et vous ne prenez pas le temps de vous imprégner des odeurs, vous vous dites je vais voir le monde, je n'ai besoin de rien ni de personne, vous ne regardez pas en bas, surtout pas, vous ne baissez ni les yeux ni les bras. Vous êtes rarement malheureux. Ou quand vous l'êtes, c'est très intense, mais ça ne dure pas très longtemps puisque votre bagage est léger et que vous vous dites : là-bas, plus loin, il y a mieux que je ne connais pas encore, au sommet de cette montagne la vue me coupera le souffle, il faut monter. Vous courez en grim pant la montagne, vous ne regardez pas les racines qui saillaient du sol, vous n'entendez pas le creux de la terre sous vos pas, vous êtes porté par le but à atteindre plus que par le chemin à parcourir et cela vous grise.

Bien sûr, certains autour de vous sont plus sensibles au mouvement giratoire et je m'incline bien bas devant eux ; leur vie sera un calvaire. À chaque instant ils auront la certitude que tout les quitte, qu'ils s'enfoncent doucement et qu'ils ne peuvent pas grand-chose contre cette lucidité qui les torture. Car ils regardent en bas et ils sont terrorisés par ce qui les attend : ils voient les vieux dans leurs lits, les yeux fermés, le visage tiré et plissé par la peur, la sensation de vide sous eux et la hâte que tout se termine. Ils respirent l'ammoniac de toute l'eau qui coule d'eux parce que plus personne ne les serre contre eux, plus personne, même

quand ils pleurent dans leur lit, même quand ils sourient. Ces coupables de lucidité ressentent la fin des choses avant qu'elle ne se produise et vous ne comprenez pas leur besoin de regarder tout ça qui fait si mal, non, vous n'y comprenez rien de rien, ils vous inspirent même de la révolte. Mais s'ils sont assez forts pour le supporter, un jour ils pourront parvenir à la chérir, cette fin, contrairement à vous qui serez en état de panique extrême, parce qu'enfin elle fermera leur regard, leur maudit regard qui voit tout. Avant cette finale, ils s'imprégneront jusqu'à vomir du mouvement de la vie, du mouvement qui entraîne lentement mais inexorablement vers le creux. Ils s'imprégneront de tout ça qui tue sans tuer, avec calme et attention. Ils boiront jusqu'à la lie le doux et le rude, simplement parce que ça s'enfuit... Ils diront non à certaines tentations pour mieux savourer les autres ; alors vous les nommerez poètes, comme une injure.

Vous, pour l'instant, du haut de votre inconscience, vous ne regardez jamais en bas, jamais, vous dites oui à tout et n'écoutez pas les vieux fous comme moi, qui hurlent du fond du gouffre des avertissements inutiles aux jeunes gens avant de disparaître...

Toutefois, un jour – il arrive immanquablement, ce jour, croyez-moi – que ce soit par lassitude ou simplement pour le plaisir d'exercer votre liberté de choix, vous vous surprendrez à refuser certaines propositions, alors qu'avant vous

consentiez à tout sans réfléchir. Grimper des montagnes aura tout à coup perdu un peu d'attrait, courir partout vous laissera indifférent, alors vous commencerez à vous enfoncer dans l'entonnoir. Votre vitesse s'accélénera légèrement, très légèrement, mais vous ne vous en apercevrez pas parce que vous verrez toujours l'horizon. Cependant, le fait que le mouvement s'accélère générera en vous une légère fatigue. Oh ! À peine perceptible, mais vous aurez besoin d'appui tout de même... Ainsi vous vous mettrez à la recherche de celle qui vous bercera les soirs de tourmente et soulagera votre front fatigué en y appliquant la main ou les lèvres, tout simplement. Vous découvrirez l'amour... Alors vous verrez au-delà de l'horizon, vous serez prêts à tout, même à abandonner vos idées d'aventures, et vous ne vous méfiez pas, ah ça non, vous ne vous méfiez de rien... C'est qu'à deux, vous serez plus lourds... et vous vous enfoncerez un peu plus... Et plus vous vous enfoncerez, plus le mouvement s'accélénera, plus vous serez fatigués tous les deux... Remarquez que cette fatigue vous plaira bien, au début, elle vous fera même sourire car elle vous semblera résulter de la vie et non de la mort. C'est le désir, vous direz-vous, et toutes ces nuits blanches et ces grasses matinées... Si seulement vous aviez un meilleur abri pour vous reposer...

C'est ainsi que vous construirez une maison avec des murs solides et que vous planterez des arbres dans le jardin,

comme ça vous pourrez les regarder en soufflant un peu. Doucement, vous perdrez de vue l'horizon... Mais cela vous importera peu puisque vous aurez vos arbres, votre femme et vos enfants qui vous attendront tous les soirs dans la maison, et que vous n'aurez qu'à lever les yeux pour voir le ciel et ses couleurs et votre bonne étoile – car bien sûr vous êtes né sous une bonne étoile, vous n'en doutez jamais.

Ainsi passeront les pluies et les neiges. Quand vous lèverez les yeux vers le ciel – c'est-à-dire vers le haut de l'entonnoir – il vous arrivera de voir des êtres comme celui que vous avez été, qui vous ignorent et regardent au loin où vous auriez voulu aller. Cela vous fera bien rire, cette fougue, cette légèreté, vous vous direz ça viendra, eux aussi renieront tout ça, ce n'est qu'une question de temps, eux aussi voudront une épouse, des enfants, des murs autour de tout ça, eux aussi se laisseront d'avoir le soleil dans les yeux et de tourner. De toute façon, la force centrifuge... Prudemment, toutefois, vous éviterez le plus possible de relever la tête et de regarder au-dessus de vous. On ne tente pas le Diable quand même... Alors, vous vous concentrerez sur vous-même et votre lopin de terre. Vous vous figurez. Vos épaules s'affaisseront.

Au fil des rencontres et des défaites, des adieux et des victoires, vous n'opposerez plus de résistance au mouvement. Pendant un temps, ce sera beaucoup plus facile,

d'autant plus facile que vous serez nombreux à voguer ensemble dans le tourbillon. Vous direz, en buvant des martinis, c'est la vie, il faut avoir les pieds sur terre et travailler, un peu de patience, la retraite sera douce... Et vous rirez bien haut lorsque vos propres enfants remonteront à force de révoltes au sommet du maelström pour voir au-dessus de vous et de vos semblables, vous rirez parce que vous savez mieux qu'eux ce qui se passera... De toute façon, tant que vous serez capables de baiser, tant que vous en aurez encore envie, vous aurez l'impression de pouvoir remonter le courant vous aussi, si vous le décidiez, que ce n'est qu'une question de choix et de valeurs...

Mais un à un vos sens s'atrophieront, je vous le dis tout de suite et sans détour ; je n'ai plus de temps à perdre en louvoiements polis. À force de tourner, vous aurez du mal à garder votre équilibre. Vos yeux n'arriveront plus à distinguer clairement tout ce qui est près de vous ; vous devrez tenir à bout de bras les objets, les visages aimés afin de les reconnaître. Toutefois, en cherchant un meilleur angle de vision, faites bien attention ; peut-être votre regard sera-t-il attiré vers le haut pour la première fois depuis longtemps... Vous ne résisterez pas à ce que vous retrouverez alors. La clarté du ciel blessera vos yeux comme si on vous les transperçait avec des couteaux. C'est à ce moment précis que les regrets devraient s'emparer de vous... Vous vous rappellerez bruyamment le vent qui vous portait et vous

rafraîchissait, là-haut, et la lumière, la clarté des désirs jamais réprimés, tout de suite satisfaits. Vous manquerez d'air, tout à coup. Vous serez tenté de tout balancer, de sauter dans le courant et de remonter vers le soleil... Peut-être le ferez-vous... Beaucoup le tenteront et seront jugés ridicules... Si vous passez outre les remarques désobligeantes qui ne manqueront pas de pleuvoir et tentez de remonter le temps, dites-vous que vos efforts sont louables, bien que voués à l'échec, car rien n'est plus méprisable que l'inertie et la résignation. Mais je vous le dis tout de suite : vous ne parviendrez pas à remonter jusqu'au commencement. Personne n'y est encore parvenu. Plus vous approcherez du goulot de l'entonnoir, plus le temps s'accélérera et vous affaiblira. Se présenteront à vous deux options seulement : la résignation ou le suicide. Bien sûr, vous pourrez gagner un peu de temps en vous délestant de vos biens afin d'être plus libre de vos mouvements, mais ça ne servira à éloigner les vautours que pour un bien court laps de temps.

Une fois que vous aurez repoussé l'idée du suicide par paresse et opté pour la plus facile des résignations, vous tenterez de rendre le plus confortable possible les derniers kilomètres de la descente et c'est bien compréhensible. Vous n'aurez plus qu'à vous installer dans un bon fauteuil à bascule, comme le mien. Le mouvement que vous imprimerez à votre siège, à l'aide d'une petite et silencieuse poussée du bout du pied – un effleurement du plancher –

vous distraira de l'autre, le fort, le puissant mouvement du vortex qui vous aspire et vous donne envie de hurler de peur. Pour passer le temps et pour tromper la frayeur, vous vous tournerez alors vers vos souvenirs ; vous tenterez de revivre la brûlure du soleil sur votre peau, de retrouver les odeurs qui se sont évaporées parce que vous les avez dédaignées et vous vous raccrocherez aux quelques sons de l'intime qui seront entrés en vous par hasard, par chance – le son du thé versé dans la tasse, le rire de votre femme pendant l'amour, les craquements de vos pas dans le jardin... Ce sera bien peu pour meubler le silence, croyez-en ma parole de vieux fou. Vous serez obligé de parler sans cesse dans les espaces vides entre les souvenirs, comme je le fais maintenant, car ce sera insoutenable, tous ces visages perdus et tous ces méandres impossibles à retracer qui vous avaient conduit vers eux pour ensuite vous en éloigner... L'effort de ressouvenance disloquera votre esprit.

À ce moment-là, vous n'aurez plus que la peau sur les os. Le froid vous envahira. Votre haleine sera un miasme. Tout le monde vous fuira. Ou vous plaindra. Ce qui reviendra au même. Vous serez dans le goulot de l'entonnoir. Vous sombrerez inexorablement dans le tourbillon. Vous ne résisterez pas à l'aspiration. Vous vous abandonnerez à elle. Vous tournerez sur vous-même. Le vertige vous rendra aveugle. Vous ne pourrez vous raccrocher à rien. Même pas aux bras de votre fauteuil. Vous fermerez les yeux. Ce sera

moins douloureux. Vous ne verrez plus ce que vous quittez. Vous aurez hâte que ça finisse. Vous n'entendrez plus que les bruits internes de votre corps. Qui se liquéfie. Vous inspirerez...